



JEUNES ET ENGAGEMENT

Passives et scotchées à leurs écrans de smartphones les nouvelles générations ? Que nenni ! Ou du moins, pas seulement. Certains 15-25 ans se mobilisent ardemment pour des causes qui leur tiennent à cœur. Environnement, citoyenneté, mouvements de jeunesse, ONG, bénévolat... Ces formes d'engagement sont-elles les mêmes que par le passé ou ont-elles véritablement mué ? Et quid des causes qui rassemblent et animent la génération Y, celle née entre 1990 et 2000¹ ? Leur rapport à la politique est-il fondamentalement différent de celui de leurs aînés ? Voici, en résumé, quelques questions auxquelles nous allons tenter de répondre dans ce dossier spécial.

A quelques semaines des élections communales, les affiches à l'effigie des candidats fleurissent le long de nos routes mais aussi aux fenêtres ou balcons de certains citoyens. Pour les plus jeunes d'entre nous, le 14 octobre prochain sera la première fois qu'ils se rendront dans l'isoloir pour voter en faveur d'une liste et d'une série de candidats. Un jour à marquer d'une pierre blanche dans leur parcours de citoyen(ne).

Si quelques-uns suivent de près les débats politiques qui sont organisés depuis la rentrée scolaire, plusieurs études relèvent que les jeunes adultes sont loin de porter la politique dans leur cœur. L'enquête² « Génération quoi », réalisée entre mai et juillet 2016 auprès des 18-34 ans, est unanime : une très nette majorité des ré-

pondants (90 %) exprime ne pas avoir confiance en la politique. La moitié des jeunes estime que « presque tous les hommes politiques sont corrompus » et l'autre moitié que « quelques-uns » le sont. Seulement 2% des jeunes estiment que « presque aucun n'est corrompu »³. Un autre sondage, mené par la Fondation P&V cette fois-ci, confirme que les jeunes ont perdu foi en la politique puisque seulement 16% d'entre eux comptent sur elle pour réaliser leurs rêves ou résoudre leurs problèmes⁴. Et ce ne sont pas les affaires Publifin, Kazakhgate ou Nethys qui vont leur donner tort...

Sur base de ces quelques premiers chiffres, il serait tentant de déduire que les jeunes d'aujourd'hui sont dépolitisés. Pour autant, ils semblent suivre de très près la vie de la cité. A notre époque hyper connectée, ils sont en effet nombreux à passer d'une actualité à l'autre, à lire quelques bribes d'articles en ligne avant de basculer sur leur compte Twitter ou Instagram pour voir ce qui s'y passe ou s'y dit. Mieux encore : « 20% d'entre eux se prononcent de façon positive et volontariste

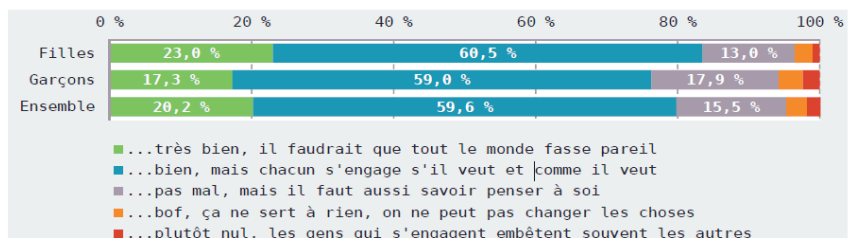
jeunes (12-16 ans et plus de 18 ans) à travers deux enquêtes distinctes. En effet, non seulement les jeunes estiment cela « très bien » mais souscrivent à l'idée que tout le monde en fasse aussi de même. La majorité des jeunes (près de 60 %, voir le graphique ci-dessous) sont un peu plus prudents par rapport à cette idée de mobilisation puisqu'ils estiment que cette dernière est respectable mais que chacun doit rester libre de s'engager, ou non.

Les filles plus que les garçons

D'après l'étude de l'OEJA, « l'opinion concernant la mobilisation pour une cause n'évolue pas de façon significative avec l'âge et n'est pas non plus corrélée avec le statut économique »⁶. En revanche, elle semble liée au genre, « dans le sens où les filles expriment de manière significative une opinion envers l'engagement un peu plus enthousiaste que les garçons »⁷.



Au-delà de leur opinion générale sur l'engagement, le questionnaire interrogeait également les jeunes sur leur disposition personnelle à passer à l'action en faveur d'une de leurs convictions. Parler d'une cause à son entourage, y



Graphique 1 - Opinion sur la mobilisation pour une cause par genre et pour l'ensemble des jeunes.

Source : Enquête « Affiliations », 2013, enfants de 1^{er} - 4^e secondaire, OEJA.

en ce qui concerne la mobilisation pour une cause », nous apprend une publication de l'OEJA (Observatoire de l'Enfance, de la Jeunesse et de l'Aide à la Jeunesse)⁵ qui a analysé l'avis de 1.800

³ Etude disponible sur : www.rtb.be/generationquoi

⁴ « Les jeunes ont-ils tourné le dos à l'engagement politique ? », Corentin Di Prima et Philippe de Boeck, *Le Soir*, 18 mai 2017.

⁵ « Mobilisation politique des jeunes francophones de Belgique », working papers de l'OEJA, juin 2015 (p.10)

consacrer son cursus scolaire ou son métier, aller manifester... Parmi les différents modes de mobilisation proposés, il est possible d'opérer un classement allant de l'option la moins exigeante en matière d'investissement (en parler à des proches) aux plus contraignantes (organiser une action, etc.). Le

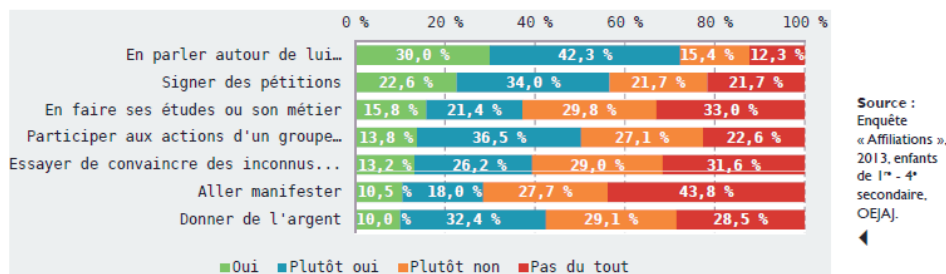
⁶ Idem
⁷ Idem

¹ Définition complète de la génération Y dans notre CAlepin de juin 2018 dédié à la sexualité des jeunes.
² Etude disponible sur : www.rtb.be/generationquoi

graphique n°2 (voir ci-dessous) montre que pour chaque type d'action suggéré, il y a au moins 25% des jeunes qui se disent prêts à se mobiliser, de même qu'il y a toujours au moins l'équivalent qui déclare le contraire. Selon l'OEJA, « la motivation à agir varie en fonction du degré d'investissement lié à chacune des actions proposées »⁸.

au sens propre de groupe « militant » pour les associations ou mouvements de jeunesse, 20 % des jeunes ont déclaré avoir une affiliation avec ce type de structure au moment de l'enquête. Si ces organisations ne portent pas toujours, à proprement parler, une cause qui leur est propre, elles s'organisent cependant autour d'objectifs citoyens.

dants entre en ligne de compte. « Ce sont d'ailleurs les plus âgés qui sont plus souvent organisateurs », souligne l'OEJA. Les jeunes seraient-ils donc devenus largement inactifs ? Selon Raphaël Glucksmann, philosophe, essayiste et documentariste français, le tableau actuel ne serait pas si noir. « Comme il y a une crise profonde des structures collectives d'engagement (partis, syndicats ou même églises), on déduit, parce que les jeunes les désertent, qu'ils ne sont plus engagés dans la vie de la cité. En réalité, les nouvelles manières de s'engager dans la vie de la cité ne passent plus par ces structures traditionnelles. Ces dernières deviennent donc de très mauvais baromètres pour juger du niveau d'investissement. Elles sont en décalage. Les jeunes s'engagent peut-être même plus qu'avant, mais pas du tout de la même manière. »¹⁰

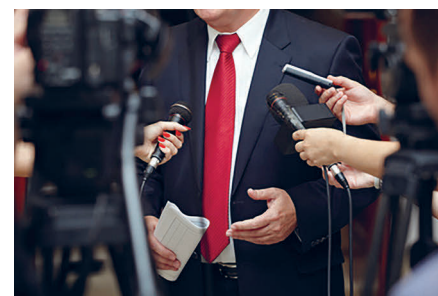


Graphique 2 - Disposition envers différentes formes de mobilisation pour une cause : actions que les jeunes sont prêts à entreprendre dans les prochaines années pour une cause importante à leurs yeux.

Si l'on regroupe les réponses positives « tout-à-fait » et « plutôt oui » aux différentes questions posées, on constate qu'une large majorité de jeunes se déclare prête à parler d'une cause à ses connaissances (72 %). A l'inverse, la manifestation est la proposition qui recueille le moins de suffrages (28,5 % des jeunes).

Pour ne citer que l'un d'entre eux, le projet Maroll's a vu le jour sous l'initiative de Timothée Stassin et « dépasse le cadre du scoutisme » puisqu'il propose à des jeunes issus de milieux défavorisés de prendre part à des actions collectives et citoyennes (aménagement d'un minibus pour aller visiter une coopérative agricole en Grèce, mise sur pied d'un festival d'art, transformation d'un local...). Le projet assure également la formation des scouts aînés pour leur permettre de devenir à leur tour animateurs et ainsi autonomiser l'unité scoute des Marolles, en tant que « mouvement de jeunesse et de cohésion sociale dans le quartier »⁹.

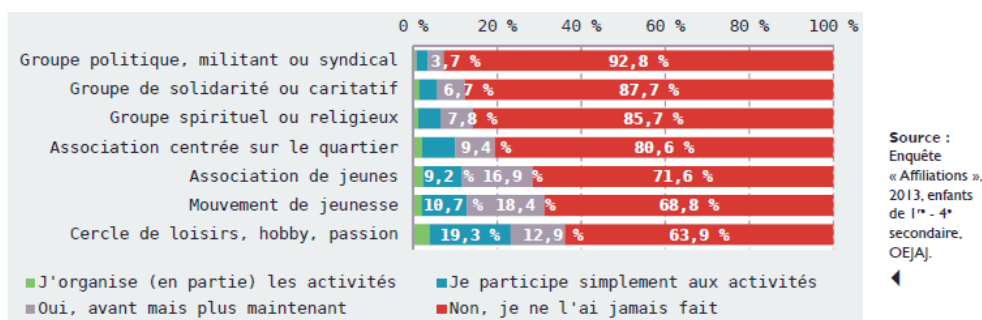
Une jeunesse désabusée



Face à « ce monde trop souvent sourd à la parole des jeunes »¹¹, ces derniers ont donc décidé de fuir les structures politiques traditionnelles au profit des mouvements citoyens et alternatifs. Tandis que les partis politiques classiques ont eu tendance, ces 20 dernières années, à perdre une partie de leur base militante et à gagner des « experts » qui leur ont permis de se professionnaliser, les moins de 25 ans ont été attirés de façon croissante par les mouvements associatifs, vecteurs eux aussi d'une certaine idéologie¹². Loin des mouvements de masse de naguère – même si certains partis comme le PS conservent une forte assise militante, notamment au niveau local –, un nouveau modèle politique voit le jour. « Les politologues ont étudié cette évolution, qui observe qu'au plus les partis se professionnalisent

Pas totalement contre l'idée de « se bouger », avec quelles organisations les jeunes entretiennent-ils en fin de compte des liens étroits ? Sur base du graphique établi par l'OEJA, 12% des sondés ont fait ou font encore partie d'un groupe de solidarité-caritatif, tandis que 7% des interviewés sont affiliés à un groupe politique, militant ou syndical. Pour analyser au plus juste

Enfin, il est également intéressant de noter qu'une part très mince des jeunes s'implique dans l'organisation des acti-



Graphique 4 - Adhésion à un groupe d'affiliation formel et niveaux de participation.

les résultats de ce dernier groupe, il convient de garder à l'esprit le jeune âge de la population interrogée (1^e - 4^e secondaires).

vités au sein des différents groupes auxquels ils s'affilient, la majorité des jeunes se définissant comme de simples participants (voir graphique ci-dessus). De nouveau, le jeune âge des répon-

Même si nous ne pouvons pas parler

8 Idem

9 « Les jeunes sont habités par la politique. Elle n'a pas dit son dernier mot », Béatrice Delvaux et C.V.R., *Le Soir*, 24 mai 2017

10 Interview de Raphaël Glucksmann à retrouver dans l'article « Les jeunes ont-ils tourné le dos à l'engagement politique ? », Corentin Di Prima et Philippe de Boeck, *Le Soir*, 18 mai 2017

11 « Avoir 20 ans en 2018 : militer, le haut du pavé 2.0 », Charlotte Herzog et Jean-Baptiste de Montvalon, *Le Monde*, 28 mars 2018

12 Informations issues de l'article « Jeunes et politique, amour et répulsion », Rachel Crivellaro et Amélie Verraghenne, *La Libre Belgique*, 13 mai 2003

en vue d'objectifs électoraux, au plus le rôle des "experts" prend l'ascendant sur celui des militants. C'est la fracture entre les "carriéristes" et les "croyants" »¹, développe Benoît Rihoux, politologue à l'UCL. « En réalité, les partis sont devenus des lieux où l'on peut trouver des possibilités de carrière, voire de métier. »²

Conséquence : la génération Y – mais pas seulement elle – est désabusée « par rapport à la possibilité de voir véritablement une politique faite différemment »³, explique Agathe Cagé, Docteure en science politique. Elle poursuit : « depuis 10, 20, 30 ans, les jeunes ont toujours entendu le discours sur la nécessité de faire de la politique autrement, de gouverner différemment, de penser plus le collectif, la démocratie participative. Et en même temps, ils constatent que les responsables politiques ne changent pas véritablement leurs pratiques. »⁴

Gauthier, un ancien participant à l'expérience du Jeugd Parlement jeunesse (JPJ) qui a lieu chaque année au mois de février, confirme ces propos : « le problème du pouvoir, c'est la logique de carrière. Quand on passe dans cette logique, alors on s'y accroche. Publifin, c'est choquant, mais je ne suis pas étonné. On a tous envie de faire de la politique autrement et ce genre d'affaire ne fait que renforcer cette envie. Mais si on veut que les jeunes s'y intéressent, il faut changer le système. »⁵

Zapping et phénomène du post-it

Sans carte de parti mais bel et bien politisée, la jeunesse d'aujourd'hui entretient un rapport individualisé à la politique. Et refuse de se fondre dans un parti ou d'obéir à un leader. Selon Agathe Cagé, « la jeune génération dispose d'outils assez puissants pour que la voix de chacun soit portée relativement loin, via un blog, ou des outils aussi simples qu'un statut Facebook ou un tweet, dont on sait que quand ils sont bien rédigés, ils peuvent atteindre des centaines voire des milliers de personnes partout dans le monde. [...] Mais ce qui est paradoxal, c'est que sur le plan politique, cette génération n'a pas encore compris qu'elle a la capacité de changer les choses



Le 20 juin dernier, à l'occasion de la journée mondiale des réfugiés.

par ces outils numériques. »⁶ Si la plupart des principaux partis politiques sont cruellement en manque de sang neuf et tentent de les attirer dans leurs rangs à chaque nouvelle élection, les 18-30 ans ne sont pas faciles à apâter et, à la mobilisation collective, ils préfèrent bien souvent faire cavaliers seuls. « Aujourd'hui, lorsque les jeunes se mobilisent, c'est en décalage par rapport à la politique institutionnelle, partisane et gouvernementale. Le moteur de l'engagement, c'est la cause, pas l'affiliation »⁷, explique Anne Muxel, directrice de recherches au Centre de recherches politiques de Sciences Po, auteure de nombreuses études sur le rapport des jeunes à la politique.

Au cœur de l'expérience politique : c'est ici que les divergences entre générations se ressentent le plus. « Les plus jeunes (moins de 25 ans) comme les « vieux jeunes » (25 à 34 ans) sont moins nombreux que leurs aînés à avoir fait l'expérience d'une mobilisation quelconque pour faire entendre leur voix : plus de la moitié n'a jamais fait grève, signé de pétition, etc. et seul un petit quart l'a fait quelques fois. »⁸ Paradoxal ou pas : les juniors perçoivent la mobilisation pour une cause de manière positive mais ils semblent peu disposés à s'engager plus concrètement dans des actions plus contraignantes. A l'heure du zapping généralisé, « les jeunes ne s'engagent plus pour la vie jusqu'à la mort.

Ils n'ont pas l'intention de s'inscrire dans l'Histoire, mais parient sur le concret. L'efficacité d'un engagement ponctuel pour des causes spécifiques. Déjà, dans les années 1990, le sociologue Jacques Ion qualifiait cette forme d'engagement de "Post-it". Qu'on colle et qu'on décolle, avec un "moindre souci d'implantation durable et massive". Une posture bien distancée des engagements sacrificiels de Mai 68, comme il y en eut chez les marxistes ou les trotskistes, par exemple. »⁹ En 2018, l'engagement se veut donc souple et peut être constitué d'adhésions multiples. Les actions publiques, elles, sont conçues pour entraîner un effet coup de poing, des retombées rapides et une large couverture médiatique. « Un jour, ils descendent dans la rue pour "gueuler" ce en quoi ils croient. Ils boycottent, occupent ou font grève, par solidarité. Un autre jour, ils se sentent "manipulés", "récupérés", "invisibles", ou "dégoûtés", et jurent alors que "finalement, ça ne sert à rien". Et le lendemain, ils protestent à nouveau. C'est selon leur humeur, leurs besoins. La révolte du moment et les rêves environnants »¹⁰, poursuit Anne Muxel.

Amnesty International n'a par exemple « pas de mal à trouver des personnes pour ses actions de manifestation qui durent une après-midi, dans un endroit déterminé, autour d'un sujet précis et qui, par effet de masse, a toutes les chances de passer au journal télévisé le soir. En revanche, il leur est beaucoup plus difficile de trouver des volontaires pour faire partie du comité de rédaction de la revue, tenir un stand, aller vendre des bougies... »¹¹.

1 Idem

2 Idem

3 « Les jeunes ont-ils tourné le dos à l'engagement politique ? », Corentin Di Prima et Philippe de Boeck, *Le Soir*, 18 mai 2017

4 Idem

5 Dossier de presse 2018 du Jeugdparlementjeunesse.

6 « Les jeunes ont-ils tourné le dos à l'engagement politique ? », Corentin Di Prima et Philippe de Boeck, *Le Soir*, 18 mai 2017

7 « Avoir 20 ans en 2018 : militer, le haut du pavé 2.0 », Charlotte Herzog et Jean-Baptiste de Montvalon, *Le Monde*, 28 mars 2018

8 « Mobilisation politique des jeunes francophones de Belgique », working papers de l'OEJA, juin 2015 (p.20)

9 « Avoir 20 ans en 2018 : militer, le haut du pavé 2.0 », Charlotte Herzog et Jean-Baptiste de Montvalon, *Le Monde*, 28 mars 2018

10 Idem

11 L'engagement des jeunes, un processus qui appartient à

L'ère du cybermilitantisme

Exit le militantisme de nos grands-parents et bonjour à sa version 2.0 ! A travers le cybermilitantisme, les jeunes « s'impliquent et assument des positions en signant des pétitions en ligne, aiguisent leurs arguments en polémiquant, affûtent leur esprit critique en refusant le "fake". Ils remettent en question "les acquis qu'on leur a appris", se forment leur "propre opinion", prennent part aux débats de société générés par des mouvements tels que #metoo »¹², analysent Charlotte Herzog et Jean-Baptiste de Montvalon, journalistes au *Monde*. Des pratiques tellement innovantes que le terme militantisme serait même tombé en désuétude... ou placé désormais entre guillemets. « Je ne suis pas ce qu'on peut appeler une vraie "militante" : je ne manifeste pas, je ne fais pas de politique et je ne fais partie d'aucun groupe », reconnaît Lilou, 20 ans, partie étudier à Montréal¹³. « Néanmoins, je milite silencieusement par mes choix quotidiens. Je pousse les gens à s'informer, je m'insurge sur les réseaux sociaux. »¹⁴

S'investir différemment, de manière alternative, en postant un selfie sur la Toile, en participant à un TweetLive ou en signant une pétition en ligne. Tout en assouvissant leur soif de liberté. Voilà ce que recherchent aujourd'hui les jeunes générations. Un entre-deux que chacun doit accepter et reconnaître au plus vite. Raphaël Glucksmann est catégorique : « il faut absolument battre en brèche cette idée que la jeunesse est apolitisée, qu'elle est léthargique. C'est faux et c'est même un contresens. »¹⁵ En bref, faire la distinction entre engagement politique et intérêt pour la vie de la cité est plus que nécessaire.

Au-delà de l'avènement des réseaux sociaux, cette baisse d'engagement physique chez les jeunes serait également due à un autre facteur qui concerne l'ensemble de la population : le manque de temps. « Concilier sa vie professionnelle et son engagement, c'est possible, essentiellement grâce à Internet », estime Cordelia, 24 ans, chargée de communication¹⁶. La faute également à la société de consommation qui pro-

passé ?, Sylvie Roberti, Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation, décembre 2010, page 6.

12 « Avoir 20 ans en 2018 : militer, le haut du pavé 2.0 », Charlotte Herzog et Jean-Baptiste de Montvalon, *Le Monde*, 28 mars 2018

13 Idem

14 Idem

15 Idem

16 Idem

pose encore et toujours plus de loisirs et d'activités tous plus tentants les uns que les autres.



Lassés des fausses promesses et de la poudre aux yeux que veulent leur lancer le monde politique, les jeunes rêvent d'un avenir commun empreint de solidarité et de justice. Alors, dans cette optique idéaliste, ils s'activent. « Dans l'écologie, le sport, le féminisme, la lutte contre les discriminations, la solidarité, la paix dans le monde, l'éducation, la santé, entre autres »¹⁷, rapporte *Le Monde*.

Une sphère associative qui mobilise

Nous le soulignons dans la première partie de ce dossier : les jeunes semblent désertier la scène politique pour (mieux ?) s'investir dans la sphère associative de laquelle font partie les



ONG, ASBL (notamment sportives) et autres mouvements de jeunesse ou caritatifs. D'après une étude réalisée par la Fondation Roi Baudouin en 2015¹⁸, le nombre annuel moyen d'heures consacrées au volontariat des 15-29 ans est plus important que celui des autres

17 Idem

18 Le volontariat en Belgique - chiffres clés, octobre 2015, p. 61

tranches d'âge et leur taux de « bénévolat » est comparable aux autres tranches d'âge. De quoi largement tordre le cou aux stéréotypes. Les chiffres l'attestent : la Belgique est le pays européen où les jeunes sont le plus engagés dans les mouvements de jeunesse. A l'échelle nationale, ils seraient 300.000 à prendre part à ces mouvements. En Fédération Wallonie-Bruxelles, on ne dénombre pas moins de 110.000 membres¹⁹. « Il ressort qu'une personne sur deux, en Communauté française, a été ou est encore aujourd'hui impliquée dans un ou plusieurs mouvements de jeunesse – que ce soit en qualité de membre ou de parent de membre », renseigne un document d'analyse de Centreavec²⁰, un centre de réflexion sociale actif dans les domaines de l'écologie, la démocratie et l'interculturalité.

« Sur le plan de l'activité, l'encadrement de ces jeunes dans les mouvements représente un volume de prestations de travail bénévole considérable. En moyenne, on peut estimer à environ 500 à 600 heures par an et par animateur le volume d'activité généré par ces associations. Environ une moitié de ce capital temps est dépensée pour le camp (préparation, animation, évaluation), le reste étant consommé durant l'année – soit entre 30 et 40

semaines d'animation. On estime encore ce travail entre 8 à 10 heures par semaine par animateur. Au total, la somme est impressionnante : onze millions d'heures de bénévolat par an, et ce pour les 18.800 animateurs que comptent les fédérations. »²¹

19 Pourquoi le succès des mouvements de jeunesse ne se dément-il pas ?, RTBF, 17 avril 2018

20 L'engagement des jeunes, la participation et la transmission des valeurs, p.3, Centreavec, janvier 2008

21 Idem

D'après différents articles et études que nous avons pu lire, trois composantes semblent expliquer le succès des mouvements de jeunesse. La motivation des parents, celle des enfants et l'offre adaptée proposée tant par les animateurs que par les fédérations participent à la réussite des mouvements de jeunesse. Pour Olivier Servais, anthropologue à l'UCL, ce qui ressort d'emblée découle du fait que « *la communauté locale – l'unité scout, l'unité guide ou le pâtre – est avant tout une aventure humaine où l'on peut développer des relations humaines. [...] La seconde raison réside dans le sens et l'approche des questions de l'homme. Les mouvements de jeunesse sont effectivement soucieux de développer une réflexion sur la société, en tentant de mettre des mots sur les choses, mais aussi apprennent à agir.* »¹

Souci de l'autre, empathie, responsabilisation, construction identitaire, acquisition de nouvelles compétences... Plus qu'une activité occupant, pour certains, considérablement leur temps libre, les mouvements de jeunesse sont vecteurs de nombreuses valeurs qui ne sont pas seulement dites, mais véritablement vécues. Une vraie école de vie qui a pour mission de faire des juniors des Citoyens Responsables, Actifs, Critiques et Solidaires (CRACS) pour qui l'insertion au sein de la société - et notamment sur le marché du travail - devrait être, a priori, facilitée.

Quand le jeune s'occupe d'un proche



A notre époque 2.0, les amis et la famille apparaissent au premier plan des préoccupations des jeunes. De ce fait, ces derniers n'hésitent parfois pas à se mettre au service d'un de leurs proches pour lui assurer une vie meilleure ou, du moins, un quotidien plus confortable. Ces jeunes de moins de 25 ans – il s'agit parfois d'ados, voire d'enfants – qui réalisent une série de tâches journalières pour aider un parent, un oncle, une voisine ou encore un grand-parent, entrent

¹ Idem, page 5

dans une catégorie peu connue : celle des jeunes aidants proches. L'aidant proche peut se définir de cette manière : il s'agit de « *la personne de l'entourage qui assure un soutien et une aide à une personne en situation de dépendance* »², qu'il s'agisse d'une maladie grave, d'un handicap lourd ou d'une addiction (alcool, drogue). L'aide apportée est d'ordre physique (soins, aide aux déplacements...), psychologique, matérielle ou encore financière, et est habituellement du ressort et de la responsabilité d'un adulte. « *Quand je rentrais*

nombre important, surtout lorsqu'on sait que ces « vaillants petits soldats » prestent des tâches bien souvent dans l'ombre, sans que le grand public en ait conscience.

Pour tenter d'alléger le quotidien de ces jeunes sans supprimer leur rôle d'aidant proche qui leur tient souvent à cœur et leur permet de tisser des liens très forts avec la personne aidée, des ASBL comme Jeunes Aidants Proches réalisent un travail de terrain permanent avec ce public spécifique. « *Nous*

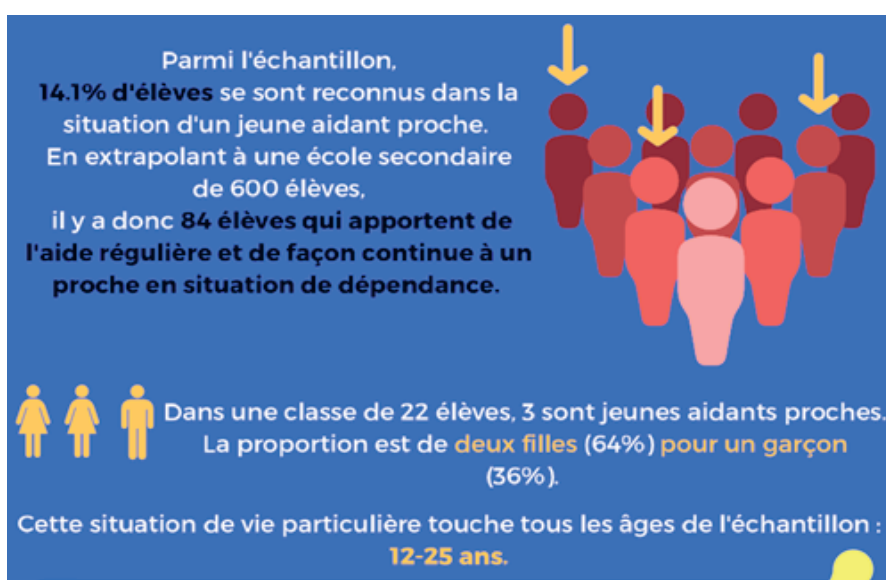


Illustration trouvée via le lien : <http://www.volontariat.be/jeunes-aidants-proches-asbl>

de l'école, je me préparais mentalement. Je savais que j'allais devoir aider mes petites sœurs à faire leurs devoirs. Puis trouver l'énergie de leur cuisiner quelque chose à manger. Mais le plus éprouvant, c'était la perspective d'une nouvelle soirée pourrie : les cris, les disputes, les bouteilles cachées... », témoigne Clara dans les pages du *Soir*³.

Faire les courses, préparer les médicaments, écouter, prendre en main la gestion administrative, cuisiner, lancer une lessive, aider aux devoirs ou à la toilette... Autant de tâches que peuvent assumer les jeunes aidants proches au quotidien. Des corvées souvent réalisées de manière naturelle mais qui peuvent fortement empiéter sur la scolarité du jeune. D'après une étude commandée par Céline Fremault (CDH), Ministre bruxelloise de l'aide aux personnes, il y aurait en moyenne trois jeunes aidants proches par classe⁴, soit 14% des jeunes scolarisés. Un

prenons en compte ce qui, pour le jeune, est difficile à vivre et ce qu'il souhaite changer. Ensuite, nous rencontrons la famille et nous faisons une évaluation globale des ressources et des besoins. Nous leur laissons les compétences de se gérer eux-mêmes », développe Julie Dupont, chargée de projet. S'établit alors un suivi à long terme, avec une évaluation continue des besoins du jeune, en s'assurant « *qu'il puisse vivre sa vie d'adolescent normal.* »⁵

Outre ce support quotidien, des actions récurrentes (groupes de parole, ligne téléphonique gratuite, activités sportives/artistiques) et un événement annuel (Semaine des Aidants Proches) ont été mis sur pied pour donner l'opportunité à ces jeunes hors du commun de se rencontrer, de parler de leurs émotions et expériences. L'occasion également de faire connaître cette catégorie de « petites mains » peu ou mal connue à un plus large public.

² « Jeunes et aidants proches, deux vies à concilier », Gaëlle Hoogsteyn, *Le Ligeur*, 5 octobre 2015

³ « Ces enfants qui jouent le rôle de parents », *Le Soir*, Elodie Blogie, 4 octobre 2017

⁴ Ce chiffre est à prendre avec des pincettes car l'étude a été menée en Région bruxelloise.

⁵ « Les jeunes aidants proches : ils existent ! », *Le Guide social*, 4 octobre 2017

Conclusion

Même si les différentes enquêtes mettent en évidence le désintérêt des jeunes par rapport aux formes classiques de l'engagement et en particulier de l'engagement politique, force est de constater qu'ils se mobilisent et sont prêts à agir si nécessaire. Via le bénévolat ou des actions ponctuelles, les jeunes s'impliquent et font entendre leur voix.

Mais la grande question, posée par Jean-Claude Richez⁶, est « comment réintégrer du collectif dans une société de plus en plus individualiste ou, en plus savant, pour reprendre une proposition du sociologue Michel Wieviorka, « comment concilier ces trois aspects distinctifs que sont l'appartenance, la référence à une identité collective, la participation à la vie moderne et la construction de soi comme sujet de sa propre existence ».

Voilà effectivement le défi auquel les associations sont confrontées car même les plus dynamiques mobilisent aisément des jeunes mais n'arrivent pas à convertir cette capacité de mobilisation en nombre d'adhésions. Clairement, les jeunes ne veulent pas être liés à une association, ils veulent être libres d'agir

sans contraintes, sans compte à rendre à un groupe.

Le constat de Jean-Claude Richez est clair : « *Aujourd'hui, il n'y a plus de transmission de l'héritage dans sa forme traditionnelle. Il ne s'impose plus comme allant de soi, mais passe par sa mise en débat, en discussion, son expérimentation. L'acquisition d'une capacité à délibérer, à juger, à choisir, à négocier, la « réflexivité » devient essentielle. C'est une capacité de mise à distance critique vis-à-vis des cadres sociaux, groupes d'appartenance et rôles jusqu'alors assignés à l'individu. Capacité « qui s'ancre dans l'évaluation que font les jeunes dans le monde qui les entoure, dans la perception qu'ils ont de leur propre personne et la manière dont ils se projettent dans l'avenir ».* Cette nouvelle donne crée de nouvelles responsabilités pour tous ceux qui sont en position de transmission d'un héritage. L'accompagnement des jeunes dans leurs expérimentations devient un enjeu décisif inséparable du travail de reconnaissance de ces nouvelles formes d'engagement... »

Nous défendons l'autonomie, l'esprit critique... Ces jeunes agissent donc selon nos convictions. Nous devrions être ravis si comme le dit J.C. Richez « *la réflexivité devient essentielle* ». Pourtant,

nous restons encore trop figés dans nos habitudes de fonctionnement, nous n'arrivons pas à aller vers eux et à les amener vers nous.

La laïcité organisée doit rêver d'un autre type d'engagement. Nous devons accepter cette mutation et nous y adapter. Beaucoup de jeunes partagent nos valeurs. Il serait dommage que nous n'arrivions pas à nous rejoindre. †

Annabelle Duaut



⁶ <http://www.injep.fr/article/lengagement-des-jeunes-au-jourdhui-2505.html>